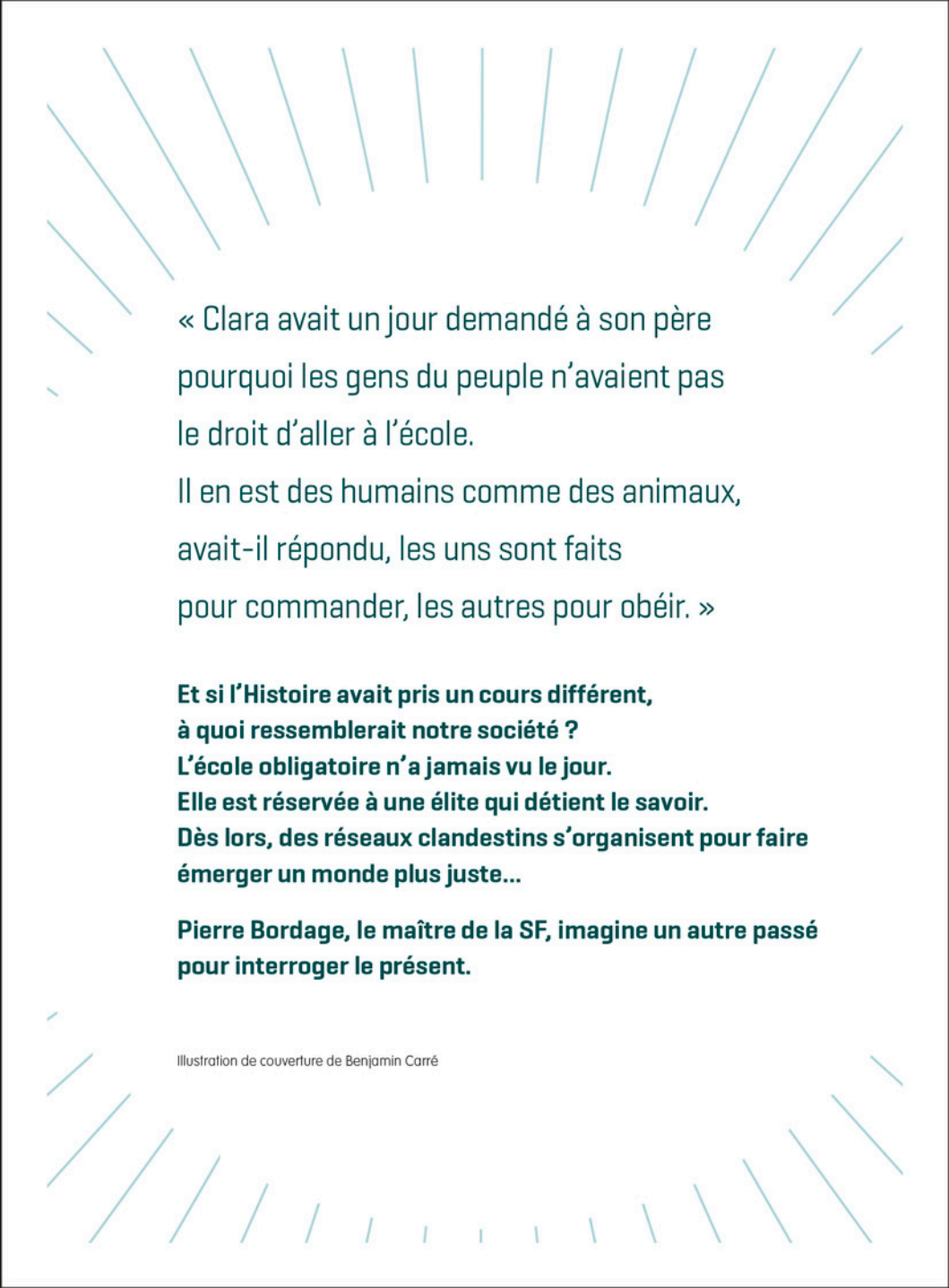


PIERRE BORDAGE

CEUX QUI SAURONT

Flammarion



« Clara avait un jour demandé à son père pourquoi les gens du peuple n'avaient pas le droit d'aller à l'école.

Il en est des humains comme des animaux, avait-il répondu, les uns sont faits pour commander, les autres pour obéir. »

**Et si l'Histoire avait pris un cours différent,
à quoi ressemblerait notre société ?**

L'école obligatoire n'a jamais vu le jour.

Elle est réservée à une élite qui détient le savoir.

Dès lors, des réseaux clandestins s'organisent pour faire émerger un monde plus juste...

Pierre Bordage, le maître de la SF, imagine un autre passé pour interroger le présent.

Illustration de couverture de Benjamin Carré

CEUX QUI
SAURONT

DU MÊME AUTEUR

Sang mentir
Ceux qui osent
Ceux qui rêvent

© Flammarion, 2008
© Flammarion pour la présente édition, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0815-1896-4



PIERRE BORDAGE

**CEUX QUI
SAURONT**

Flammarion

Connaissez-vous l'uchronie ?

Uchronie est un mot barbare qui effarouche tous ceux qui n'en possèdent pas la définition. On reconnaît bien la racine « chronos », le temps, mais ce « U » ? Il signifie « non », « ce qui n'existe pas ». Comme Utopie, lieu qui est nulle part, l'uchronie est un temps imaginaire, une autre Histoire que celle que nous connaissons.

Le passé est une somme infinie de faits et de gestes, susceptibles de n'avoir jamais existé. La grande question qui régit la science-fiction prend alors toute son ampleur : ET SI ? **Les auteurs uchroniques deviennent les Maîtres du Temps, ceux qui réécrivent l'Histoire dans une nouvelle version, toute personnelle.**

L'uchronie rapprochera les amateurs de l'histoire passée de ceux de l'histoire future.

Bon voyage en Uchronie !

Alain Grousset

PRÉAMBULE

« Tu es sûre que tu n'as pas été suivie ? »

Hors d'haleine, Magda hochâ la tête. Les yeux de l'homme qui s'était tout à coup dressé devant elle brillaient dans la fente de sa cagoule comme deux ampoules électriques. Elle entrevit la crosse d'une arme dans l'entrebâillement de son imperméable noir. Des ténèbres insondables recouvraient la ville, des grondements lointains traversaient le silence. Le vent et la pluie de l'automne restaient imprégnés de la tiédeur de l'été.

Magda s'était mise en route à minuit, comme stipulé dans le mot glissé sous sa porte par une main discrète. Elle avait traversé une partie de la ville endormie, se cachant dans les cours intérieures chaque fois qu'elle entendait un bruit suspect. Un fort sentiment d'inquiétude l'avait étreinte tout au long du chemin. Comment le réseau avait-il su qu'elle désirait rejoindre les rangs des pères Noël

du savoir ? Elle n'en avait parlé à personne d'autre que Lorraine, sa consœur à l'internat de jeunes filles de Meudon.

« Je ne crois pas.

– Faut en être sûre ! » gronda l'homme.

Elle craignit un instant qu'il ne tire son arme et ne la couche en joue.

« J'en suis certaine. »

Elle s'était sans cesse retournée pour s'assurer que personne ne lui avait emboîté le pas. Elle avait discerné des silhouettes furtives dans les replis de la nuit, de pauvres bougres qui dormaient sur les trottoirs, mais elle n'avait croisé aucune patrouille de gendarmes royaux.

« Le mot de passe, demanda l'homme.

– Jules Ferry.

– C'est bon. »

Il s'écarta pour l'inviter à entrer. Elle franchit une première porte, traversa un vestibule éclairé par la flamme dansante d'une lampe à huile, tomba, devant la porte suivante, sur une deuxième sentinelle qui lui réclama également le mot de passe, parcourut un couloir étroit et bas plongé dans l'obscurité, arriva enfin dans une petite salle éclairée par une multitude de bougies. Une quinzaine de personnes s'y pressaient, noyées dans la fumée épaisse et âcre des cigarettes et des pipes.

Un homme se détacha du groupe et se dirigea vers Magda, la main tendue.

« Bienvenue parmi nous.

– Bonsoir. Je suis...

– Olympe. Comme Olympe de Gouges. C'est ainsi que nous vous appellerons ici. Personne ne doit connaître votre vrai nom.

– Comment m'avez-vous... »

Son vis-à-vis l'interrompit d'un geste de la main.

« Vous êtes la dernière, nous sommes désormais au complet. »

Le cœur battant, Magda serra la main de l'homme ; il avait une trentaine d'années, une belle allure, un visage doux, les cheveux mi-longs et une moustache conquérante. Il l'enveloppa d'un regard pénétrant. Les autres la dévisageaient en silence. Elle ne décelait aucune hostilité dans les yeux qui flottaient comme des étoiles sur le fond de pénombre, seulement une curiosité mêlée d'appréhension. Elle tremblait comme un oisillon tombé du nid. Olympe : elle aimait en tout cas son nouveau nom de clandestine.

L'homme moustachu lâcha enfin la main de Magda, revint à sa place et écarta les bras.

« Bonsoir à tous, déclara-t-il d'une voix forte. Vous qui avez reçu un magnifique cadeau lors de votre enfance, soyez remerciés d'avoir rejoint le réseau secret des pères Noël du savoir. Vous ne

porterez pas de jouets ni d'oranges dans vos hottes, mais vos connaissances, et c'est le plus beau, le plus merveilleux des cadeaux. Nous pensons, et vous aussi sans doute, qu'un royaume digne de ce nom, une nation moderne, ne se construit pas en laissant l'écrasante majorité de sa population dans l'ignorance. Nous avons l'espoir et la volonté de provoquer le changement, et le savoir est l'indispensable condition à l'avènement d'une ère nouvelle. »

Il marqua un court temps de pause. Magda regrettait la chaleur bienfaisante de sa main. Le groupe comptait trois autres femmes, deux âgées d'environ quarante ans et la dernière d'une soixantaine d'années. Les hommes, eux, s'échelonnaient entre vingt et soixante-dix ans. La fumée de cigarettes et des pipes irritait la gorge et les narines de Magda.

« Le royaume de France est prêt pour le changement, reprit l'homme moustachu. Les écoles nocturnes se multiplient malgré la répression féroce dont est victime notre réseau. Privé pendant plus d'un siècle du droit élémentaire au savoir, le peuple a soif d'apprendre. Aussi, il nous faut recruter pour pouvoir répondre à la demande. Nous sommes donc très heureux de vous accueillir parmi nous. »

Il se tut une deuxième fois et laissa errer son regard sur les membres de l'assemblée. Magda se demanda d'où jaillissait la tristesse qui s'écoulait de ses yeux et de sa bouche – et qui contredisait

ses propos. S'il faisait partie des privilégiés, comme elle, comme tous ceux qui s'étaient rassemblés dans cette pièce, il aurait dû exulter, brûler d'un feu clair et joyeux. Elle avait eu la « chance » de naître orpheline et d'être recueillie par des sœurs qui l'avaient remarquée pour sa vivacité d'esprit. Elle avait fait partie de ces enfants formés pour transmettre les rudiments du savoir aux filles et fils des grandes familles du royaume. À la fin de sa scolarité, on l'avait envoyée comme préceptrice dans une pension pour jeunes filles de Meudon. Elle souffrait de dispenser des cours à des élèves qui la méprisaient et ne s'intéressaient à rien d'autre qu'à leur futur mariage ou aux potins de la cour de Versailles. Sa chevelure noire et indomptable lui avait valu le surnom de « yack ». Elle avait vérifié sur le R2I, le réseau informatique de la pension, à quoi ressemblait un yack. Elle n'avait pu s'empêcher de sourire lorsqu'un troupeau de ruminants d'un lointain empire d'Asie était apparu sur l'écran.

« Notre dessein est de réaliser le grand rêve de Jules Ferry, fusillé avec tous ceux du gouvernement Gambetta alors qu'il s'apprêtait à décréter l'école obligatoire et laïque pour tous les enfants de la République. Le réseau vous affectera à chacun une classe populaire clandestine. Vous n'ignorez pas le risque encouru : la peine de mort si vous êtes pris en flagrant délit d'enseignement interdit. Plus de

mille d'entre nous ont perdu la vie depuis la fondation du réseau, en 1942. Vous pouvez encore renoncer. Il vous suffit de repartir maintenant de cette pièce après avoir juré de garder le silence sur notre organisation. Certains d'entre vous sont pères ou mères de famille : il ne vous sera adressé aucun reproche. Que ceux qui ne souhaitent pas s'engager plus loin s'en aillent maintenant. »

Personne ne bougea dans l'assemblée. Les pipes et les cigarettes rougeoyèrent dans la semi-obscurité.

« Bien. Puisque vous acceptez tous de... »

Un sifflement prolongé interrompit l'homme moustachu, qui lança un regard anxieux en direction de la porte. Magda retint son souffle. Un deuxième sifflement retentit.

« Une alerte ! souffla l'homme moustachu. Nous avons été trahis. Il nous faut nous disperser. Vite ! Nous vous contacterons bientôt pour une prochaine assemblée. »

Ayant prononcé ces mots, il tira un pistolet de la poche de sa veste et se dirigea à grandes foulées vers la sortie de la pièce. Les autres lui emboîtèrent le pas. Tétanisée, Magda fut la dernière à réagir. Des bruits perforaient le silence de la nuit et dominaient le froissement des chaussures sur les dalles du sol ; grondements de moteurs, claquements, hurlements stridents.

Lorsque Magda se résolut enfin à bouger, il n'y avait plus personne autour d'elle. Elle s'élança dans le couloir plongé dans l'obscurité en luttant contre l'impression de tomber dans un gouffre sans fond. Plus personne non plus dans le vestibule. Les membres de l'assemblée s'étaient déjà égaillés dans la ville. Des crépitements répondaient aux glapissements et aux gémissements. Magda comprit que les soldats ou les gendarmes tiraient sur les fuyards. Son ventre et sa gorge se nouèrent. Elle était prise au piège. Une formidable envie de vivre la secoua. Pendant dix-huit ans, elle n'avait rien connu d'autre que les cours dans les salles humides de l'orphelinat, les privations, les vexations, les corvées, les interminables nuits dans le dortoir glacé. Elle n'avait intégré la pension de Meudon que six mois plus tôt ; elle avait enfin eu une chambre pour elle seule ; elle avait pu s'adonner sans restriction au plaisir de la lecture après le repas du soir ; elle s'était achetée une robe neuve avec sa maigre paie ; elle venait tout juste de reprendre goût à l'existence ; elle avait encore tant de choses à découvrir, tant de mondes à explorer.

Elle resta dans le vestibule, paralysée par la frayeur. Le fracas des armes, les vociférations des hommes de troupe, les ordres gutturaux des officiers se rapprochaient. Si elle franchissait la porte, elle était perdue. Comme les petits animaux qui se

réfugient dans un trou quand ils se sentent menacés, elle eut le réflexe de retourner dans la pièce où s'était tenue la réunion. Elle s'assit contre un mur et se recroquevilla sur elle-même, la tête posée sur les genoux, les mains plaquées sur les tempes et les oreilles. Des larmes roulaient sur ses joues. Traumatisé par les révolutions de 1789, par la Commune de Paris et les différentes révoltes qui s'étaient succédé au long du xx^e siècle, le royaume continuait de s'acharner sur les missionnaires du savoir.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, prostrée, dans l'odeur de fumée froide et la pénombre effleurée par les flammes mourantes des bougies ?

Une sensation de présence l'entraîna à relever la tête. Un homme se tenait devant elle. Uniforme et casque blanc et doré. Il braquait sur elle son fusil d'assaut. Elle ferma les yeux, dans l'attente du tir fatal, résignée, délivrée de ses peurs tout à coup.

« Alors, Thomas, y a du monde là-dedans ? »

La voix grave provenait du couloir. Le gendarme royal garda son fusil pointé sur Magda. Il était sans doute du même âge qu'elle, une vingtaine d'années, peut-être un peu moins. Il ouvrait de grands yeux ronds et clairs, l'enfance enrobait encore son visage délicat.

« Tout va bien, Thomas ? »

– Oui, chef ! »

Il fixa Magda un long moment avant d'ajouter :

« Ya personne, ici, chef !

– Tu es sûr ?

– Sûr et certain, chef.

– Rappelle alors ! Le travail est fini. On rentre à la caserne. »

Le canon du fusil du gendarme se releva.

« Bien, chef ! »

Il se pencha sur Magda pour ajouter, à voix basse :

« Restez ici sans bouger jusqu'à ce que nous soyons partis. Compris ? »

Elle leva sur lui un regard éperdu et hocha la tête. Elle aurait voulu lui demander pourquoi il l'épargnait, mais elle n'était pas capable d'articuler la moindre syllabe. Et puis, il n'avait sans doute pas la réponse à cette question. Il lui accorda un dernier regard et, visiblement à regret, il pivota sur lui-même et sortit de la pièce.

L'aube peinait à crever la grisaille diffuse.

Aucun uniforme en vue, aucune autre trace de la bataille de la nuit que les taches de sang diluées par la pluie.

Magda s'éloigna d'un pas lourd, brisée par la fatigue et le chagrin. Elle n'avait pas dormi de la nuit. En elle s'était enracinée la volonté de se mettre à la disposition du réseau clandestin, de dispenser

son savoir aux enfants de ce peuple dont elle était issue. Paris se réveillait dans une rumeur encore sourde. Un bus à gaz passa à vive allure devant elle en soulevant une haute gerbe d'eau.

CHAPITRE 1

Le train filait à vive allure dans la campagne en crachant son panache de fumée blanche. Perchés sur le toit du wagon, les saisonniers contemplaient en silence les champs et les forêts qui s'étendaient à perte de vue de part et d'autre de la voie ferrée.

Le vent frais et humide de ce début d'automne transperçait les vêtements de laine de Jean, coincé entre ces deux rocs imposants qu'étaient son père et oncle Michel. C'était la première fois qu'il prenait le train et il n'avait pas assez de ses yeux pour tout voir. La famille avait décidé que le temps était venu pour lui de partir avec les hommes. Le travail dans les usines, les ports, les ateliers ou les mines ne suffisait plus à subvenir aux besoins quotidiens. Les ouvriers essayaient de trouver de l'embauche dans les immenses domaines agricoles de l'Ouest. La paie n'était pas folichonne, mais, comme disait oncle Michel, il valait mieux un petit peu de pas

beaucoup que rien de rien, et puis, au moins, on ne resterait pas dans les minuscules maisons des banlieues ouvrières à se taper la tête contre les murs.

« Tiens, P'tit Roi... »

Jean saisit le morceau de pain que lui tendait son oncle et l'avalait en deux bouchées. Il n'aimait pas son surnom, P'tit Roi, d'abord parce qu'il avait brusquement poussé cette année et qu'il était maintenant presque aussi grand que son père, ensuite parce que ce n'était pas sa faute s'il portait le même prénom que le roi de France. Sa mère disait en riant que ses cheveux noirs et ondulés formaient une belle couronne autour de sa tête. Elle allait jusqu'à lui inventer des ressemblances avec le souverain Jean IV, qui, pourtant, appartenait à un autre monde, à une autre espèce.

« Bois donc un coup, mon gars... »

Oncle Michel lui présentait une bouteille de verre dont il avait retiré le bouchon de liège. Jean porta le goulot à ses lèvres et but une gorgée. L'amertume du vin rouge lui irrita la gorge et lui tira des larmes. Il en fut déçu, lui qui avait toujours rêvé de goûter au breuvage jusqu'alors réservé aux hommes. Oncle Michel éclata de rire.

« Tu verras, tu t'y feras.

– On arrive ! »

La voix puissante avait dominé le sifflement prolongé du train qui entrait dans un gros bourg aux

toits d'ardoise grise. Jean avisa le panneau de la gare et cria, dans un réflexe :

« On est déjà à Ancenis ? »

Son oncle lui lança un regard soupçonneux.

« Comment tu sais ça, toi ? T'es jamais venu dans le coin... »

Jean se mordit les lèvres. Il s'était montré imprudent. La maîtresse lui avait pourtant recommandé de ne jamais rien dévoiler de leurs activités nocturnes. C'était leur secret, un secret partagé par les mères et les sœurs, un secret d'où étaient exclus les hommes, qui, après avoir vu mourir leurs pères, leurs grands frères et leurs oncles lors de l'insurrection de 1982, vivaient dans la hantise permanente de la répression.

« Euh, je vous ai entendus parler, papa et toi, et je savais qu'on devait descendre à Ancenis. Et aussi que le domaine s'appelle la Roussière. »

Oncle Michel hocha la tête.

« Yen a, dans cette caboche ! Mais, même si t'es plus futé que nous autres, n'oublie jamais d'où tu viens, P'tit Roi... »

Une sourde inquiétude imprégnait la voix grave d'oncle Michel. Le train s'immobilisa à l'issue d'un interminable frissonnement. Les saisonniers attendirent que les occupants des wagons de première et de deuxième classe soient descendus pour sauter à leur tour sur le quai sans lâcher leurs valises ou

leurs baluchons. Jean portait un lourd sac de toile bourré des vêtements et des chaussures que sa mère avait récupérés du grand-père décédé cinq ans plus tôt, et qui, dans les grands domaines agricoles de l'Ouest, lui serviraient de tenues de travail. Les saisonniers traversèrent le hall de la gare en jetant un regard furtif sur la salle d'attente où patientaient de riches familles assises sur de confortables fauteuils. Deux gendarmes en uniforme blanc frappé de la fleur de lys en gardaient l'entrée. Au moindre geste considéré comme suspect, ils n'hésiteraient pas à se servir de leur fusil d'assaut. Depuis l'insurrection de 1982 et ses répliques décroissantes, les gardiens de l'ordre devaient tirer sans sommation sur les auteurs de troubles.

« Garde la tête baissée, fils », murmura son père derrière lui.

Il avait raconté comment deux de ses amis avaient trouvé la mort pour avoir simplement parlé fort un soir qu'ils avaient trop bu ; Jean avait cru voir passer le feu de la colère dans les yeux clairs de son père, une colère vite étouffée par le désespoir.

Au sortir de la gare, les régisseurs, reconnaissables à leurs casquettes, hurlaient les noms des domaines pour permettre aux saisonniers de se repérer. Une vingtaine de camions stationnaient sur la grande place hérissée de marronniers aux feuilles jaunies.

« La Roussière ! La Roussière ! »

Jean, son père et son oncle grossirent le petit groupe qui se formait autour d'un jeune homme aux joues pleines et rougies par la fraîcheur matinale. Des boucles blondes dépassaient de sa casquette brune à carreaux et donnaient à son visage un air d'angelot irascible. Tandis que s'ébranlaient les premiers camions, il commença l'appel des saisonniers recrutés par le domaine de la Roussière, cochant avec un crayon les noms sur une liste. Le cœur de Jean battit à tout rompre lorsque vint son tour de répondre présent. Il fut envahi d'une tristesse diffuse, comme s'il quittait à l'instant le cocon douillet et rassurant de l'enfance. Il lui était certes arrivé de se coucher avec la faim au ventre, il portait des vêtements mille fois ravaudés et des chaussures qui avaient servi à plusieurs générations, il avait dû partager sa chambre avec ses trois jeunes sœurs, il ne prenait une douche tiède que tous les quatre ou cinq jours, mais jamais, jamais il n'avait manqué d'amour. Il n'y avait pas d'autre garçon de son âge dans le groupe. Le régisseur posa sur lui un regard indéfinissable, désagréable en tout cas. Les trente-deux saisonniers (Jean les avait comptés ; compter lui procurait une véritable jubilation) grimperent à l'arrière du camion et s'assirent sur les bancs métalliques scellés au plancher tandis que le régisseur s'installait à l'avant à côté du chauffeur.

Il se mit à pleuvoir lorsque le véhicule sortit d'An-cenis et s'engagea sur la route d'Angers. Comme le chauffeur n'avait pas jugé nécessaire de fixer la bâche, la trentaine de passagers furent rapidement trempée jusqu'aux os.

« Ça commence bien ! » maugréa oncle Michel.

Il s'assura aussitôt que personne n'avait relevé ses paroles. La dénonciation pour propos et comportement séditieux étant généreusement récompensée, il valait mieux garder pour soi ses pensées.

Le domaine de la Roussière se divisait en deux parties, une forêt touffue et un verger de plusieurs dizaines d'hectares. Il avait cessé de pleuvoir et les trouées de ciel bleu s'agrandissaient entre les nuages déchirés. Jean décolla de son torse ses vêtements détremés. Il entrevit plusieurs véhicules dans la cour intérieure de la maison de maître, un manoir flanqué de deux tourelles et de dépendances couvertes d'ardoises. Il rêvait de posséder l'une de ces automobiles à pétrole qui permettaient de se rendre à grande vitesse dans n'importe quel endroit du royaume. Mais leur prix très élevé interdisait à tout ouvrier, artisan ou commerçant d'en acquérir une. Et puis, en admettant qu'ils aient pu se l'offrir, ils n'auraient pas su la conduire. Comme les générations qui l'avaient précédé, Jean devrait pour se déplacer monter dans – ou sur – l'un de

ces trains à vapeur sillonnant inlassablement les campagnes de France. Il ne connaîtrait jamais non plus la joie de voler à bord des avions rugissants qui abandonnaient des sillons blancs et rectilignes dans le ciel. Quelle vue on devait avoir de là-haut ! Parfois il enrageait de ne pas être né dans le bon camp. C'était injuste pour ses parents, mais il ne s'imaginait pas consumer sa vie dans une usine, une mine, un commerce ou un domaine agricole. Il voulait parcourir le vaste monde, explorer les royaumes lointains affichés sur les cartes du grenier où Magda, la maîtresse, leur faisait classe deux nuits par semaine.

Les roues crantées du camion crissèrent sur les cailloux blancs de la cour. Les saisonniers restèrent assis sur les bancs jusqu'à ce que le régisseur les invite à descendre. Ils se déployèrent dans l'allée principale. Leur gaucherie, leur humilité firent monter le feu de la honte aux joues et au front de Jean. Leur comportement le ramenait cruellement à la réalité de sa condition : il appartenait à la multitude laborieuse que la caste possédante appelait avec mépris les cous noirs. L'école clandestine l'avait invité à lever la tête, il lui fallait maintenant réapprendre à la baisser. Les paroles d'oncle Michel résonnèrent en lui : *N'oublie jamais d'où tu viens, P'tit Roi...* Magda, la maîtresse, avait planté en lui des désirs impossibles à combler ; il lui en

voulait, il en voulait à sa mère et à ses sœurs, il en voulait à la terre entière.

Vêtu d'un costume gris, auréolé d'un nuage de cheveux blancs, le maître du domaine descendit l'escalier du perron et se dirigea vers les saisonniers. Il marchait à pas lents, empêtré dans son embonpoint, tiré en avant par son ventre gonflé comme une voile. Il conversa un petit moment à voix basse avec le régisseur avant de promener lentement ses yeux globuleux et gris sur les hommes alignés.

« Je suis le comte de la Roussière et je vous souhaite la bienvenue dans ce domaine, déclara-t-il d'une voix étrangement douce. Je suppose que, si vous êtes ici, vous avez accepté les conditions offertes par mon recruteur. Dix francs royaux par jour, le gîte et le couvert, repos le dimanche, je ne crois pas que vous trouviez mieux ailleurs. Vous pourrez vous servir du lavoir, pour vous et vos vêtements. La cueillette durera environ un mois. À la moindre incartade, au moindre geste incorrect, à la moindre parole inconvenante, vous serez renvoyés sans toucher le moindre centime, est-ce bien compris ? »

Les saisonniers acquiescèrent les uns d'un hochement de tête, les autres d'un grognement, quelques-uns se fendirent d'un « Bien, monsieur ».

« Le travail commence demain matin à sept heures. Joseph, le régisseur, va vous montrer vos quartiers. »

Le comte pivota sur lui-même et s'éloigna en direction du manoir. Les cailloux gémissaient à chacun de ses pas. Il passa entre deux automobiles et gravit avec difficulté les premières marches de l'escalier. Jean croisa le regard de la jeune fille qui attendait le vieil homme en haut du perron. Sa beauté le fascina, ses cheveux d'un blond doré, sa peau d'une blancheur de drap neuf, ses yeux d'un bleu de ciel matinal, sa robe mauve également, ornée de dentelles et de rubans qui voletaient au vent... Il croisa son regard, et, au lieu de baisser la tête, il continua de la fixer avec insolence, sans se rendre compte qu'il risquait d'être renvoyé avant même d'avoir commencé à travailler. Quel âge pouvait-elle avoir ? Quatorze ans ? Davantage ? Il lui sembla qu'elle lui adressa un léger sourire avant de prendre le bras du maître du domaine et de l'accompagner vers la porte.

« Suivez-moi », grogna le régisseur.

Ils traversèrent une vaste dépendance et débouchèrent, de l'autre côté, sur une deuxième cour moins bien entretenue que la première. La pluie avait transformé en ruisseaux boueux les allées de terre. Le régisseur les conduisit dans un bâtiment tout en longueur meublé d'une cinquantaine de lits métalliques superposés. Le vent s'insinuait par les jours des fenêtres et des portes vermoulues. Une odeur de moisissures montait des murs et du sol de pierre maculés de taches verdâtres. Cela rappela à

Jean l'atmosphère oppressante des caves où il avait joué, enfant, avec ses camarades.

« J'espère que vous avez prévu des draps, reprit le régisseur. Le recruteur a dû vous dire qu'on fournissait seulement les couvertures. »

Au regard qu'échangèrent son père et son oncle, Jean devina qu'on ne leur avait donné aucune précision de ce genre, mais les saisonniers avaient compris depuis longtemps qu'il ne fallait surtout pas se fier à la parole des recruteurs, qu'ils appelaient entre eux les « baratineurs » ou les « maquignons ». Ils avaient donc tous prévu des draps, et Jean trouva dans son sac deux amples pièces de tissu rapiécées et si souvent lavées qu'elles en étaient devenues grises. Il s'en dégagait une odeur de savon qui le transporta instantanément dans la maison familiale. Sa mère, intraitable sur la propreté, passait des heures et des heures à frotter et rincer le linge dans le bac en fer de la cuisine. Il choisit le lit haut le plus éloigné de la porte principale ; à son grand soulagement, personne ne vint s'installer sur le lit du bas.

Jean tira de la poche de sa veste son petit carnet à spirale et le crayon de bois fixé à la couverture rigide par un élastique. Il s'était retiré dans un endroit sauvage et tranquille de la forêt du domaine. Magda lui avait dit de se débrouiller pour écrire chaque jour, même quelques minutes, et, maintenant que

son ressentiment s'était estompé, il appliquait les consignes de la maîtresse. Les jours suivants, il lui serait difficile de trouver un moment pour s'exercer. C'était le prix à payer pour apprendre, pour sortir de sa condition. Il avait parfois l'impression de trahir et de mépriser les siens, mais sa mère l'encourageait malgré les risques encourus. Magda lui avait affirmé que son fils était doué, bien plus que la plupart des enfants scolarisés du royaume, et les cous noirs avaient besoin de représentants instruits pour améliorer leur existence.

« À quoi ça servira si on le met en prison ? avait rétorqué sa mère avec une moue. L'école est interdite aux gens de notre condition.

– Il n'ira pas en prison si on prend toutes les précautions.

– Pourquoi donc vous intéressez-vous à nous ? »

Magda n'avait pas répondu, le regard dans le vague.

« Ça vous regarde après tout. Quoi qu'il en soit, Dieu vous bénisse, ma fille... »

Jean s'appliqua à tracer les lettres sur les lignes de son carnet. Il ne conservait que les plus réussies, la gomme du crayon lui permettant d'effacer celles qu'il jugeait ratées. Et puis le carnet étant un présent de Magda, il n'était pas pressé de remplir les pages. Il écrivit plusieurs lignes de *B* majuscules, la lettre qu'il maîtrisait le moins. Il aimait ces

moments de silence enchantés par le doux crissement de la mine sur le papier. Il avait l'impression que les lettres dessinées de ses doigts malhabiles ouvraient des portes sur des univers fabuleux. Et que, quand il aurait appris à maîtriser l'écriture et la lecture, il pourrait enfin explorer les mondes façonnés par les mots. Il gomma une demi-page couverte de B avant de recommencer avec son prénom complet, le *J* majuscule, les *e*, *a* et *n* minuscules. Écrire son nom le ravissait, lui donnait la sensation d'exister une deuxième fois.

« Qu'est-ce que tu fiches donc là, toi ? »

Jean tressaillit. Un homme émergea des fourrés environnants et s'avança d'une démarche pesante. Vêtu d'une veste, d'un pantalon et de bottes vert sombre, il portait sur l'épaule un fusil de chasse. Jean distingua les lettres *R* brodées sur l'une de ses manches et sur le côté de sa casquette. Il songea enfin à dissimuler le carnet et le crayon entre son dos et le tronc noueux du chêne au pied duquel il s'était assis. L'homme le fixa d'un regard soupçonneux. Des filaments sanguins striaient le blanc de ses yeux, assortis à la couperose de ses joues et de son nez.

« Alors, qu'est-ce que tu fiches là ? »

Sa voix fit à Jean l'effet d'une écorce rugueuse.

« Je... je suis saisonnier, répondit-il d'une voix mal assurée. Je suis arrivé aujourd'hui avec mon père et mon oncle.

– Qu'est-ce que tu caches derrière ton dos ? »

Le sol s'ouvrit sous Jean, il coula à pic dans une eau noire et glacée.

« Rien... rien... »

– Fais donc pas le malin avec moi, mon garçon ! Et m'oblige surtout pas à te fouiller.

– Rien... rien d'intéressant..., bredouilla le garçon.

– Ça, c'est à moi d'en décider. Donne ! »

La mort dans l'âme, Jean tendit son carnet et son crayon à l'homme. Il était perdu, il avait trompé son père et son oncle, il avait trahi la confiance de sa mère et de Magda, il allait être arraché à sa famille et expédié dans l'un de ces camps de redressement d'où il reviendrait quelques années plus tard détruit, éteint, vidé de sa substance. L'homme s'empara du carnet et en tourna les pages. Le contraste était saisissant entre le papier blanc et ses ongles noirs de terre. Il retira sa casquette, libérant les mèches grises et filasse qui se coulèrent sur ses épaules en rigoles sales.

« Si je comprends bien, mon gars, tu apprends à écrire et à lire ? »

Jean acquiesça en silence, les yeux embués de larmes.

« Tu sais pourtant que c'est interdit par la loi. Et puni sévèrement. »

L'homme se gratta le crâne avant de plonger sa main libre dans la poche dorsale de sa veste.

« Tu ne te rends donc pas compte des risques que tu fais courir à ta famille ? Est-ce que la vie n'est déjà pas assez difficile pour eux ?

– Je pensais... justement... que... »

Les larmes roulaient maintenant sur les joues de Jean, les mots s'étouffaient dans sa gorge.

« Je suis le garde-chasse du comte de la Roussière, reprit l'homme. Je m'appelle Amédée Lompard. En tant que représentant de la loi et de l'ordre sur le domaine, mon devoir est de te conduire au poste de gendarmerie d'Ancenis. »

Jean se leva, résigné. Au fond de lui, il éprouvait un certain soulagement, il ne serait plus obligé de mentir, de tricher, il réintégrait docilement la multitude de ceux qui baissaient la tête et montraient leur cou noirci par les morsures du soleil et le labeur.

« Suis-moi. »

Il emboîta le pas du garde-chasse. Il ne tenta pas de fuir. D'abord parce que Amédée Lompard aurait pu l'abattre sans sommation. Ensuite parce qu'il aurait erré dans la nature comme une bête traquée et que les gendarmes l'auraient rapidement retrouvé. Enfin parce qu'il n'en avait pas la force.

CHAPITRE 2

Clara était heureuse d'habiter Versailles, proclamée capitale du royaume en 1882 tandis que Paris en demeurait le centre administratif et le poumon économique. Elle avait l'impression de battre avec le cœur du monde. Son père, Charles Barrot, récemment élevé au grade de chevalier, occupait le poste convoité de directeur de la Banque Royale. De nombreux courtisans se pressaient à toute heure du jour et de la nuit dans l'immense réception de l'hôtel particulier où il s'était installé avec sa famille.

Clara voyait défiler chez elle des hommes et des femmes parmi les plus prestigieux du royaume. Ses sœurs et elle se cachaient souvent derrière les lourdes tentures pour observer les invités et entendre leurs murmures. Une fois par semaine, elle avait le privilège d'assister à la promenade rituelle du souverain Jean IV dans les rues principales de Versailles. Elle lui trouvait une grâce

surnaturelle qui compensait avantageusement son physique banal, ses traits forts, sa petite taille et son embonpoint. Elle était allée au château à six reprises. La reine Astrid, si élégante dans sa robe de velours pourpre, lui avait une fois caressé la joue. Elle avait cru être touchée par un ange. Pendant plus de deux semaines, elle avait évité de laver le bout de peau effleuré par les doigts de la souveraine.

Versailles était nettement plus agréable à vivre que l'immense agglomération de Paris où Clara avait passé les sept premières années de sa vie. Les rues étaient ici larges, les façades claires et fleuries, les volets blancs, les jardins somptueux, les trottoirs propres, les voitures rutilantes et les gens habillés avec goût. Là-bas, les immeubles et les visages étaient sombres, les odeurs répugnantes, l'air irrespirable, les ruelles jonchées de déchets, les égouts débordants, les passants sales et les trains qui reliaient les différents quartiers atrocement bruyants. Elle ne comprenait pas pourquoi Paris avait jadis été considérée comme l'un des bijoux de l'Europe. La ville abritait certes des monuments prestigieux, Notre-Dame, le palais du Louvre, l'abbaye de Port-Royal, le Grand Palais... mais, depuis la Grande Terreur de 1871, qui avait failli causer la perte de la France alors républicaine, elle semblait hantée par une grisaille et une tristesse infinies.

Le soleil lui-même ne parvenait pas à donner la moindre touche de gaieté à l'ensemble. Le père de Clara disait souvent qu'il convenait de se méfier de la populace parisienne comme du lait sur le feu. Quatre autres émeutes avaient secoué l'ancienne capitale après l'horrible révolte de 1871 : celle de 1905, s'inspirant de la première révolution bolchevique ; celle de 1941, après le conflit qui avait opposé plusieurs royaumes d'Europe ; celle de 1955, à la fin de la grande disette qui avait emporté plus du tiers de la population européenne ; celle de 1982, la plus acharnée sans doute, qui avait contaminé l'ensemble du royaume et failli dégénérer en guerre civile. Dieu merci, à chaque fois l'armée versaillaise avait réussi à rétablir l'ordre.

« C'est l'heure de vos cours, mademoiselle Clara. Votre précepteur vous attend déjà. »

Clara poussa un soupir. La nouvelle gouvernante ne lui laissait pas un moment de répit. Elle aurait fait une parfaite harpie de la mythologie grecque, capable de débusquer et harceler ses proies dans les moindres recoins de l'hôtel particulier. On avait décidé de se séparer d'Agathe, l'ancienne gouvernante, au motif qu'elle avait noué une trop grande complicité avec les six filles de la maison. Clara la regrettait : avec Agathe, au moins, elle parvenait de temps à autre à échapper à la corvée des cours. Elle détestait le précepteur, un homme grand

et sec qui ne souriait jamais et avait une épouvantable haleine. Il lui enseignait le français, les mathématiques, l'anglais et des rudiments de R2I, le Réseau Informatique International, qui permettait de communiquer d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre.

Clara n'avait que peu de goût pour les claviers, les caméras et ces fenêtres virtuelles qu'étaient les écrans muraux. Christa, sa cadette, entretenait des relations virtuelles régulières avec une bonne dizaine de correspondants, dont un Russe de douze ans vivant à la cour du tsar Nicolas VII et une Américaine du royaume occidental d'Arcanecout (regroupant les anciens États d'Arizona, de Californie, du Nevada, du Colorado et de l'Utah). Clara avait besoin d'avoir les gens en face d'elle pour s'y intéresser. Elle appréciait la compagnie d'Hélène et d'Ursule, ses deux meilleures amies. Elles se voyaient régulièrement chez l'une ou l'autre et passaient des après-midi entiers à persifler et à rire. Elles jouaient les grandes dames du haut de leurs quatorze ans, dissimulant leur acné et leur mal-être sous une épaisse couche de fard qu'elles dérobaient à leurs mères. Leurs parents parlaient de les fiancer avec de beaux partis. Comme toutes les filles de la cour, elles se plieraient à leur volonté et à leur choix, feraient de somptueux mariages, engendreraient de beaux enfants, des garçons qui

généraient les affaires du royaume, des filles qui se chargeraient de maintenir la tradition.

Cependant, dans le secret de ses pensées, Clara espérait qu'un événement imprévu changerait le cours de son destin. Elle n'avait pas envie de passer le reste de son existence dans la cage dorée que lui préparaient ses parents. Même si elle vivait dans la ville la plus prestigieuse du royaume, voire d'Europe, elle sentait grandir en elle une étrange insatisfaction. Il lui arrivait fréquemment de se réfugier dans le grenier et, recroquevillée dans un chienassis, d'entrouvrir les volets de bois pour laisser errer son regard sur la mer d'ardoises grises cernant le château de Versailles. Elle rêvait depuis toujours des mystérieuses colonies d'Asie, des cinq royaumes d'Amérique du Nord, de la grande Russie, du califat moyen-oriental, des immenses étendues sauvages d'Afrique, et le mariage signifiait pour elle la fin de ses chimères d'enfant. Elle décelait parfois dans les yeux clairs de sa mère, qui régentaient la maison avec l'autorité et la diplomatie requises, des désirs contrariés, des désespoirs muets. Comblée en apparence, même si elle n'avait pas donné d'héritier mâle à son chevalier de mari, sa mère n'était pas une femme heureuse. Elle s'était retranchée dans une froideur qui maintenait ses six filles loin d'elle, comme des planètes gravitant autour d'une inaccessible étoile. Elle répétait sans cesse qu'une

sentimentalité excessive favorisait la paresse et la mélancolie.

« Inutile de vous cacher, mademoiselle Clara, vous savez bien que je vous retrouverai. »

La voix de la gouvernante se rapprochait. Elle avait mis peu de temps à recenser toutes les cachettes de Clara – tandis qu'Agathe, elle, avait toujours feint de les ignorer, jouant les parfaites idiotes quand Madame lui demandait où était passée sa fille. On ne connaissait pas le prénom de la nouvelle gouvernante, on se contentait de l'appeler Mademoiselle. Clara la surnommait en son for intérieur la « girafe », tant sa petite tête pointue et son long cou flexible évoquaient les géantes placides du zoo royal ; mais son caractère tenait plutôt du rhinocéros ou du sanglier, et il valait mieux ne pas avoir à se frotter à ses aspérités. Elle avait reçu pour consigne de montrer la plus grande sévérité envers les filles. Ses vêtements noirs, son teint jaunâtre et sa voix nasillarde accentuaient son air revêche. Clara avait réussi à lui échapper les premiers temps, mais chacune de ces minuscules victoires s'était payée d'une punition humiliante. Elle se demandait si la nouvelle gouvernante n'était pas issue du peuple dont elle avait l'allure et les manières grossières. Mais où aurait-elle appris à lire, à écrire, à compter ?

« Vous avez tout intérêt à vous montrer rapidement si vous voulez éviter une nouvelle punition. »

Clara avait un jour demandé à son père pourquoi les gens du peuple n'avaient pas le droit d'aller à l'école. Il en est des humains comme des animaux, avait-il répondu, les uns sont faits pour commander, les autres pour obéir. Le peuple n'a pas besoin d'apprendre à lire ni à écrire, il lui suffit de travailler. Ils en ont de la chance, avait pensé Clara, ils ne sont pas obligés d'écouter pendant des heures les discours assommants d'un précepteur qui pue du bec.

« Sortez immédiatement de là ! »

La gouvernante se tenait devant Clara, le regard mauvais, les mains nouées et crispées sur son ventre. Elle ressemblait aussi à une corneille avec son nez crochu et ses petits yeux ronds enflammés par un rayon oblique tombant d'un interstice.

« À quoi jouez-vous donc, mademoiselle Clara ? Vous savez bien que je vous retrouverai où que vous vous cachiez. »

Clara contempla une dernière fois les toits inondés de la lumière pâle de l'aube et soupira : elle serait toute la journée enfermée dans une pièce minuscule pendant que le soleil d'automne paraîtrait les frondaisons de guirlandes dorées et changeantes. Elle se leva, résignée, et emboîta le pas de

la gouvernante qui se dirigeait d'une allure décidée vers la porte du grenier.

« Vous n'êtes pas concentrée, mademoiselle. À quoi pensez-vous donc ? »

Le précepteur s'était penché sur Clara. Elle ignorait son nom de famille. Elle l'avait toujours appelé le précepteur – et « Pue-du-bec » dans l'intimité de ses pensées. Elle se recula, pas assez vite, cependant, pour échapper à la puanteur s'échappant de sa bouche. Elle éprouvait les pires difficultés à soutenir son regard : ses joues et ses tempes creuses lui faisaient une tête de mort. Les cheveux qui avaient déserté le haut de son crâne semblaient s'être réfugiés dans ses narines, d'où ils dépassaient d'un bon centimètre. Elle s'était ouverte de son aversion à sa mère, mais celle-ci avait déclaré d'un ton sans réplique qu'il n'y avait pas de meilleur précepteur sur la place de Versailles. Et qu'on n'avait pas besoin de trouver beau un enseignant pour apprendre.

« À rien, monsieur. »

Et c'était vrai, elle ne pensait à rien, elle s'enfonçait lentement dans l'ennui. Les paroles du précepteur glissaient sur elle comme des gouttes d'eau sur une toile cirée. Elle ne retenait rien de ce qu'il tentait de lui inculquer, quoi, déjà ? ah oui, les règles de grammaire, les participes passés. Une plaie, les

participes passés. S'accordant selon le verbe auxiliaire et/ou la place qu'ils occupaient dans la phrase, comme s'ils ne pouvaient pas être invariables ! Clara avait parfois l'impression que des mauvaises fées s'étaient penchées sur la langue française et l'avaient frappée de leurs baguettes maléfiques pour compliquer la tâche de ceux qui s'efforçaient de l'apprendre.

Le précepteur tirait nerveusement sur les manches trop courtes de sa veste. Il n'était pas riche : les gens riches ne mettent pas de vêtements élimés, rapiécés et n'ont pas besoin pour vivre de donner des cours à des jeunes filles de bonne famille qui les écoutent d'une oreille distraite. Parfois elle se demandait d'où il venait, s'il était marié, s'il avait des enfants (les pauvres !), mais elle n'avait jamais osé l'interroger. Il n'aurait certainement pas répondu, comme s'il n'avait pas de vie personnelle. Il donnait également des leçons à deux de ses sœurs et, parfois, il regroupait ses trois élèves dans la même pièce. Clara détestait la compagnie de ses cadettes ; Christa, brillante et peste, ne manquait pas une occasion de se moquer d'elle ; Odeline l'exaspérait avec son rire stupide et ses incessants bruits de bouche.

« Vous n'accordez pas grande importance au savoir, n'est-ce pas ? » reprit le précepteur.

Clara haussa les épaules. Le savoir était important, sans doute, mais pas comme ça, pas dans cette salle étouffante, pas en tête à tête avec un homme répugnant. Elle aurait aimé apprendre en voyageant. Passer deux ans dans l'un des royaumes américains, par exemple, pour se familiariser avec la langue anglaise. Observer les animaux sauvages dans leur habitat. Visiter les autres continents pour parfaire sa connaissance de la planète. Enfin, il y avait certainement mille et une manières de rendre l'enseignement attrayant.

« Vous pensez sans doute qu'il vous suffira de vous marier pour mener une vie confortable. Que vous n'avez pas besoin d'étudier. »

Elle s'abstint de rétorquer qu'elle ne s'imaginait pas avec un mari et des enfants. Qu'elle était restée la petite fille sauvage qui adorait se promener dans les jardins et respirer jusqu'à l'ivresse les parfums des fleurs. Comment pouvaient-ils savoir, les adultes, les parents, les précepteurs, ce qui se tramait dans la tête des jeunes filles ?

« J'aurais tant aimé connaître notre monde », concéda-t-elle, les larmes aux yeux.

Le précepteur eut une réaction inattendue puisqu'il s'assit sur le coin de la table qui servait de bureau à Clara. Elle ne se rappelait pas l'avoir vu un jour s'asseoir. Son pantalon gris clair et sa

chemise blanche étaient aussi usés que sa veste. Il tourna son regard vers l'unique fenêtre de la pièce.

« Découvrir le vaste monde..., dit-il d'une voix mélancolique. C'était aussi mon rêve d'enfant.

– Et vous ne l'avez pas réalisé ? » demanda Clara, surprise.

Les yeux du précepteur se posèrent sur elle. Habituellement grisâtres, ternes, ils brillaient d'une lumière nouvelle, comme si un feu s'était allumé en lui.

« Je suis parti à l'âge de vingt ans pour faire un tour du monde d'ouest en est, mais je suis tombé malade dans la colonie anglaise des Indes, la malaria, et j'ai dû revenir en France. J'ai dilapidé pour mon rapatriement sanitaire les maigres économies que j'avais héritées de ma pauvre mère, et, même en travaillant dur, je n'ai jamais eu les moyens de repartir. Les voyages coûtent horriblement cher, vous savez. »

Clara lui trouva un intérêt inattendu, à cet homme qu'elle n'avait jamais vraiment regardé.

« Vous avez... visité les Indes ?

– Visité est un grand mot : je n'en ai pas eu le temps. Après avoir traversé les royaumes d'Europe de l'Est, la zone turque du Califat, l'Empire perse, le royaume afghan, j'ai été frappé par une première crise de fièvre à Delhi. Les autorités britanniques m'ont transporté dans l'hôpital

réservé aux Occidentaux avant de me renvoyer en France par avion. Voilà comment s'est achevé mon périple. J'avais prévu d'aller en Cochinchine, dans les empires de Chine et du Japon, puis de passer quelque temps sur le continent australien et enfin de partir pour les Amériques où je comptais m'installer définitivement...

– Sans plus jamais revoir votre famille ? »

Le précepteur se leva, se rendit près de la fenêtre et contempla quelques instants la cour intérieure de l'hôtel particulier.

« Je n'ai pas connu mon père. Il n'a pas survécu à la grande famine de 1955. Ma mère était alors enceinte. Elle m'a raconté qu'il lui a donné toute la nourriture qu'il a réussi à trouver, qu'il s'est privé pour qu'elle et son enfant puissent vivre. Il a été emporté par les premiers froids. Ma mère, elle, est morte l'année de mes douze ans. Elle a résisté jusqu'à ce que je sois assez vigoureux pour me débrouiller seul, puis elle s'est éteinte une nuit de novembre.

– Vous êtes donc né en 1955 ?

– En février 1956. » Il se retourna, un sourire triste figé sur les lèvres. « Voyons si vous avez retenu quelques-unes de mes leçons d'arithmétique : quel âge cela me fait-il ? »

Clara s'empara machinalement d'un crayon et d'une feuille pour poser la soustraction.

« De tête, mademoiselle, voyons ! »

Il ne fallut pas trois secondes à Clara pour faire le calcul.

« Cinquante-deux ans, monsieur.

– Vous voyez, quand vous vous en donnez la peine. »

La lumière du jour qui s'engouffrait par la fenêtre nimbait le précepteur d'un halo mordoré. Elle se demanda comment il était parvenu à s'élever au-dessus de sa condition dans un monde où les orphelins étaient le plus souvent affectés aux travaux ingrats. Elle n'eut pas le courage de lui poser la question. Elle le regretta lorsque, sortant du halo de lumière, il revint se placer devant sa table en se retirant dans sa carapace de précepteur.

« Reprenons où nous en étions, mademoiselle... »

CHAPITRE 3

Jean suivit docilement le garde-chasse jusqu'à l'entrée de la petite maison apparue au détour du sentier. Une cheminée trapue saillait du toit de tuiles couvert de mousse et de feuilles. Un panache de fumée grise montait dans le ciel et se jetait dans le couvercle menaçant des nuages.

Amédée Lompard poussa la lourde porte et, après avoir lancé un rapide coup d'œil sur les environs, fit signe à Jean d'entrer. Une odeur de feu de bois et de soupe les accueillit. Une silhouette s'agitait près de la cheminée qui occupait presque tout le mur du fond.

« J'amène un invité », fit le garde-chasse.

La silhouette se retourna ; une femme, aussi menue qu'Amédée était massif. Malgré les cheveux blancs encadrant son visage sillonné de rides, elle ne semblait pas très vieille, du même âge que le garde-chasse sans doute.

« Tiens, tiens, qu'est-ce que tu nous as trouvé là ? » marmonna-t-elle en posant sur Jean ses yeux sombres et pénétrants.

Amédée tira de sa poche le carnet et le crayon.

« Un petit vaurien. Je l'ai surpris en train d'écrire ! »

La femme se rapprocha de Jean après s'être essuyé les mains sur son tablier dont le blanc originel avait viré au jaunâtre. Les manches retroussées de sa robe noire dévoilaient des avant-bras à la largeur étonnante. Les flammes dansantes crépitaient dans la cheminée et projetaient des gerbes d'étincelles qui s'égrenaient sur le carrelage de terre cuite.

« Qu'est-ce que tu crois, mon garçon ? reprit la femme en fronçant les sourcils. Que le fait de savoir lire et écrire changera quelque chose à notre vie ? »

Magda, l'institutrice, affirmait que, si les insurgés avaient eu un minimum de savoir, les révoltes de 1955 et de 1982 ne se seraient pas soldées par les massacres qui avaient abandonné plusieurs centaines de milliers de morts sur les pavés parisiens. Peut-être même qu'elles auraient donné le coup d'envoi d'une ère de progrès et de partage. Les anciens évitaient de parler de la terrible répression exercée par les soldats de l'armée royale, mais Jean avait entendu l'un d'eux dire qu'il s'était échappé de l'enfer en foulant un épais tapis de cadavres. Sans

se retourner, la femme tendit le bras en direction du garde-chasse.

« Fais donc voir ce qu'il fabrique, ce vaurien... »

Amédée lui remit le carnet et le crayon. Elle les observa un petit moment comme si elle tenait des serpents venimeux dans ses mains, puis elle ouvrit le carnet dont elle tourna lentement les pages. Jean se rendit compte que l'œil de son interlocutrice ne glissait pas sur les lignes d'écriture, mais qu'il s'y accrochait comme du lierre sur les troncs d'arbres.

« C'est ma foi pas mal, murmura-t-elle. Qui donc t'a appris à tracer les lettres ? »

Jean garda les lèvres closes ; il ne trahirait jamais Magda, ses camarades de clandestinité, les mères complices.

« Évidemment, tu es une fichue tête de mule ! Bah, je gage que c'est l'un de ces fous qui tourneboulent la tête des gens ! »

Elle referma le carnet, les yeux perdus dans le vague.

« Des rêves, tout ça ! Des rêves qui se fracassent sur la vie comme du verre sur le carrelage. On a rêvé, nous aussi, on y a cru, et voilà ce qu'on est devenu, Amédée et moi, des éclats de rêve, de pauvres bougres qui vivent de la charité du comte de la Roussière... »

Une telle tristesse imprégna le visage de la femme que Jean s'attendit à la voir éclater en sanglots. Elle

se détourna brusquement, reposa le carnet et le crayon sur la grande table en bois et tisonna le feu dans la cheminée. Après s'être défait de son fusil et de sa veste, Amédée tira vers lui l'extrémité de l'un des deux bancs sur lequel il s'assit.

« Installe-toi sur l'autre banc, mon garçon. »

La femme déposa devant Jean une cuillère, un morceau de pain, une assiette creuse d'où montait un fumet délicieux. Il ne quittait pas des yeux le carnet et le crayon abandonnés sur la table. Sa vie tout entière était désormais contenue dans ces pages qui seraient bientôt arrachées comme de mauvaises herbes et jetées au feu.

« Mange », grogna Amédée.

La saveur de la soupe, parfumée de petits morceaux de lard, dénoua l'estomac de Jean. Il vida son assiette et l'essuya avec le morceau de pain qu'il avala en deux bouchées.

« Eh ben, on dirait que tu n'as rien mangé depuis plus d'une semaine ! » s'exclama la femme.

Amédée pointa l'index sur le carnet et le crayon.

« Tu devrais reprendre tes affaires avant que quelqu'un d'autre les trouve. Et y faire plus attention la prochaine fois. »

Jean crut qu'il avait mal entendu. Le garde-chasse le regardait avec un sourire au coin des lèvres et des lueurs moqueuses dans les yeux.

« Vous n'allez pas...

– T’emmener chez les gendarmes ? Dame sûrement que non ! J’ai juste voulu te faire peur. Pour t’apprendre à être un peu plus méfiant. Marthe et moi, on pense que c’est pas un crime d’apprendre. Même qu’elle a appris à lire elle aussi en son temps... comme toi, en cachette.

– J’ai pu me rendre compte que tu avais une belle écriture, mon garçon, renchérit la femme. Comment tu t’appelles, au fait ?

– Jean.

– Ah, comme notre roi. »

Ils lui racontèrent qu’en 1789 ils étaient dans les rues de Paris, l’arme à la main, au milieu de milliers d’hommes et de femmes accourus de la France entière.

Ils projetaient de marcher sur Versailles pour contraindre le roi à décréter les états généraux, comme Louis XVI deux siècles plus tôt. Les colonies absorbaient une grande partie du travail, et bon nombre d’ouvriers et d’artisans ne gagnaient plus assez d’argent pour nourrir leur famille. Mais l’armée versaillaise était facilement venue à bout d’adversaires équipés de vieux fusils de chasse glanés dans les campagnes. Les chars et les obus avaient décimé les émeutiers coincés dans les rues transformées en nasses, puis, méthodiquement, les soldats avaient achevé les blessés d’une balle dans la tête. Amédée et Marthe avaient été sauvés par la

présence d'esprit d'un adolescent qui avait réussi à desceller une lourde bonde. Ils s'étaient réfugiés dans les égouts où ils étaient restés plusieurs jours jusqu'à ce que la surveillance des soldats se relâche. Ils avaient survécu en buvant de l'eau de pluie recueillie dans un seau rouillé, puis ils avaient réussi à sortir de Paris et à gagner l'ouest de la France d'où étaient originaires leurs parents.

« On a travaillé comme journaliers dans les fermes jusqu'à ce qu'Amédée se présente au comte de la Roussière qui cherchait un garde-chasse, poursuit Marthe. Ça fait de ça une bonne vingtaine d'années. La paie n'est pas énorme, mais on a le gîte et le couvert. Et puis, comme Amédée a l'autorisation de chasser, il ramène souvent de quoi améliorer l'ordinaire.

– Le Bon Dieu n'a pas voulu qu'on ait des enfants, renchérit Amédée. Tant mieux dans le fond, on n'aurait pas eu de quoi les élever correctement.

– C'est quand même une pitié qu'on s'en aille sans laisser aucune trace sur cette terre. »

Marthe baissa la tête pour dissimuler les larmes qui lui embuaient les yeux.

« Range donc ton carnet et ton crayon, mon garçon, souffla le garde-chasse. Suffirait que... »

Un fracas l'interrompt. La porte s'ouvrit subitement et livra passage à trois hommes. Jean eut

juste le temps de glisser carnet et crayon dans la poche intérieure de sa veste. Il reconnut immédiatement la chevelure grise de son oncle. Les deux autres étaient des saisonniers du domaine.

« Tu es là ! grogna oncle Michel. Ça fait plus de deux heures qu'on te cherche, P'tit Roi. Ton père fouille la forêt avec un autre groupe. »

Amédée se leva et se dirigea vers les trois hommes de son allure pesante.

« Je l'ai ramassé dans les bois. On lui offrait la soupe avant de le ramener au château. Je suis Amédée Lompard, le garde-chasse de la Roussière. Et elle, c'est ma femme, Marthe. »

Les yeux perçants d'oncle Michel restèrent rivés sur Jean.

« On n'a pas idée de fiche le camp sans prévenir, gronda-t-il.

– Allons, il n'avait pas fichu le camp, intervint Marthe. Il s'était perdu dans la forêt. Faut dire que la propriété de la Roussière est grande et trompeuse pour celui qui ne la connaît pas.

– Quand on ne connaît pas un coin, on évite d'y fourrer son nez, surtout quand on a son âge », grommela oncle Michel.

Marthe posa trois verres sur la table.

« Je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver par ici, dit Amédée en débouchant une bouteille emplie d'un vin clair.

– Vous en avez entendu parler aussi bien que moi : les trafics d'enfants.

– Faut pas croire à toutes les sornettes qui circulent dans le royaume. »

Oncle Michel accepta le verre que lui proposait le garde-chasse et en but la moitié.

« Je connais au moins une famille à qui c'est arrivé, lança-t-il en s'essuyant les lèvres d'un revers de main. Leur fille âgée de dix ans a disparu un beau jour et on ne l'a jamais revue. »

Une moue déforma les lèvres rainurées d'Amédée.

« Qui sait ce qui a pu lui arriver ? Les histoires de ce genre ont la peau dure, et ya jamais eu de preuves. »

Les deux autres saisonniers vidèrent leurs verres d'une traite.

« La gendarmerie royale n'a pas voulu mener d'enquête. Ça prouve bien que... » Oncle Michel s'interrompit, comme s'il se rendait compte qu'il s'apprêtait à dire une bêtise. « Allons-y. Excusez du dérangement.

– Vous ne nous dérangez nullement, fit Marthe. Et toi, mon garçon, reviens quand tu veux, d'accord ? »

Jean acquiesça d'un hochement de tête. Avant de sortir, il exprima sa reconnaissance au garde-chasse et à sa femme d'un regard appuyé.